

Un fracas de verre brisé et des vociférations tirèrent Laura du sommeil. À nouveau des coups sourds, puis un hurlement perçant, et encore du verre brisé. Laura se redressa d'un bond dans son lit, les yeux écarquillés de terreur, et tendit l'oreille. Le tintamarre qui lui parvenait de la rue semblait se rapprocher. Des gens scandaient quelque chose, leurs voix se mêlant aux rugissements d'une horde déchaînée.

Dehors il faisait noir, hormis la faible lueur d'un réverbère. C'est alors qu'elle aperçut une autre lumière, qui dansait à travers les rideaux en projetant des ombres sur le plafond. Mais que se passait-il donc ?

Elle se leva sans bruit et s'approcha de la fenêtre. Prudemment, elle écarta le coin du voilage et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Ce qu'elle vit la glaça d'effroi.

Des hommes s'étaient massés sur la chaussée, certains munis de torches qui éclairaient leurs visages haineux. Ils étaient armés de cannes, de pierres, de briques ou de barres de fer. Des hommes en uniforme, brandissant des fusils, menaient la troupe. La vitrine de la boulangerie, de l'autre côté de la rue, avait été fracassée et la porte pendait sur ses gonds.

Laura vit un homme lancer une autre brique, cette fois en visant les fenêtres au-dessus de la boutique.

Il y eut des hurlements de joie quand la vitre vola en éclats.

— Dehors les Juifs ! Dehors les Juifs !

À présent, elle pouvait entendre ce qu'ils scandaient, leurs cris devenant de plus en plus puissants à mesure que d'autres voix se joignaient à eux.

— Laura, qu'est-ce que c'est ? demanda Inge, sa petite sœur, d'une voix ensommeillée.

— Je ne sais pas, répondit Laura en se reculant derrière le rideau sans pouvoir détacher ses yeux de la scène.

— Il y a des gens dehors, qui jettent des pavés en criant.

Soudain, il y eut comme un crépitement, et Laura comprit que la lumière qui dansait au plafond provenait de flammes.

À présent, on voyait de la fumée. Des langues de feu rouge s'échappaient des fenêtres de la synagogue un peu plus haut dans la rue. Soudain, la porte de la synagogue s'ouvrit à la volée et Rabbi Rosner sortit en courant et en appelant à l'aide. Il se retrouva nez à nez avec la foule déchaînée qui semblait se délecter de sa terreur. Brandissant leurs pieds de biche et lui jetant des pierres, les hommes le pourchassèrent pour l'obliger à entrer de nouveau dans la bâtisse en feu.

— J'ai peur ! gémit Inge. Où est maman ?

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit et Ruth Friedman entra précipitamment, les traits livides.

— Laura, éloigne-toi de cette fenêtre ! ordonna-t-elle à sa fille en la tirant par le bras. Vite, sortons d'ici.

Raflant Inge dans son lit et poussant Laura devant elle, elle les entraîna vers sa propre chambre à coucher située sur l'arrière. Son époux, Kurt, y était déjà avec les jumeaux, Peter et Hans, âgés de tout juste trois ans. Les deux petits pleuraient, affolés, et leur père s'efforçait de les calmer. Ruth verrouilla la porte puis, déposant Inge sur le lit, alla consoler les jumeaux.

— Papa, la synagogue est en flammes ! s'écria Laura. Et Rabbi Rosner est à l'intérieur.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, lui dit son père en la serrant contre lui. Il aura trouvé un moyen de s'échapper.

— Mais non, papa ! Quand il a voulu sortir les gens l'ont obligé à rentrer. Ils l'ont frappé !

Avant que son père ait pu répondre, il y eut un énorme fracas au pied de l'immeuble. On entendit la porte de la boutique voler en éclats et la vitrine exploser sous les assauts des briques. Ruth attira les jumeaux contre elle, tandis que Kurt faisait de même avec Inge.

— Chut ! chut ! Tout va bien. Mutti et papa sont là !

Mais quelques instants plus tard, des pas lourds résonnèrent dans les escaliers et une voix beugla :

— Sortez de là, sales Juifs ! Sortez de votre trou !

Avant qu'ils aient pu faire quoi que ce soit, il y eut un grand *bang* et la porte s'ouvrit à la volée, la serrure explosée. Un grand blond, vêtu d'un uniforme de SA et arborant un insigne en forme de tête de mort sur sa casquette, parut sur le seuil, un pistolet à la main. Derrière lui, deux autres hommes arpentaient le couloir en donnant des coups de pied dans les portes et en criant :

— Y a des Youpins ici !

— Juif, tu es en état d'arrestation ! dit l'homme blond en marchant droit sur Kurt, qui poussa ses filles derrière lui avec l'espoir de les protéger.

— Pourquoi ? Comment ? demanda Ruth d'une voix blanche. Il n'a rien fait de mal.

— Il est juif. Il est en état d'arrestation !

— Mais..., protesta Ruth.

— Tais-toi, rugit le SA, sinon je vous embarque tous !

— Ne t'inquiète pas, dit Kurt à sa femme. C'est sûrement une erreur, je serai bientôt de retour.

Leurs regards se croisèrent un instant. Le visage de Kurt était calme et déterminé, mais la peur se lisait dans ses yeux, et Ruth se mit à trembler de tous ses membres.

— Tu t'occupes des enfants. Je reviens très vite. Et sinon – sa voix tremblait légèrement –, va trouver Herbert.

— Dehors ! glapit le SA en l'empoignant par l'épaule.

Puis le faisant tourner sur ses talons, il le poussa sans ménagement vers la porte.

— Dehors ! Dehors !

Aussitôt, les deux hommes sur le palier lui saisirent les bras et l'un d'eux lui balança un coup de poing à l'estomac. Après quoi ils l'entraînèrent, plié en deux de douleur, dans les escaliers.

Le SA resté dans la chambre décocha un regard cinglant à la femme tremblante et à ses quatre enfants.

— Je te conseille de ne pas bouger d'ici si tu ne veux pas t'attirer d'ennuis, lui dit-il froidement, avant de tourner les talons et de dévaler les escaliers.

L'espace d'un instant, le silence régna dans la chambre, puis Inge se mit à gémir :

— Où est papa ? Je veux mon papa.

Ruth réprima le cri qu'elle sentait monter dans sa gorge. Elle aussi se faisait du souci, mais elle s'efforça de consoler ses enfants apeurés.

— Ne pleure pas, dit-elle en prenant Peter sur ses genoux tout en enlaçant Inge de son autre bras. Ne pleure pas Peter. Regarde Hansi, il ne pleure pas, lui. Il est très courageux. Allons, allons, si vous voulez que papa soit fier de vous, il ne faut pas pleurer !

Elle rassembla tous ses enfants autour d'elle sur le lit. Au rez-de-chaussée, le vacarme continuait tandis que la horde déchaînée saccageait la boutique en poussant des cris de joie. Il y eut encore des braillements et un claquement de porte, puis les SA commencèrent à s'éloigner. Le silence qu'ils laissèrent derrière eux était encore plus angoissant que leurs vociférations animales. Que se passait-il en bas ? Les pillards étaient-ils tous partis ? Était-il risqué de s'aventurer hors de la chambre ? Ruth s'approcha sans bruit de la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir. L'appartement était vide ; pas un bruit ne lui parvenait du rez-de-chaussée.

« Je te conseille de rester ici si tu ne veux pas t'attirer d'ennuis », lui avait dit le SA. Mais c'était plus fort qu'elle, Ruth avait besoin de savoir ce qui s'était passé.

— Restez ici, dit-elle aux enfants.

Elle alla dans la chambre des filles pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Elle souleva le coin du rideau, comme l'avait fait Laura. La rue était presque déserte à présent. La horde était passée à la rue suivante, ses vociférations devenant indistinctes et lointaines. Elle regarda du côté de la synagogue. Des flammes étaient encore visibles à l'intérieur, mais on devinait des silhouettes qui couraient en tous sens pour essayer d'éteindre l'incendie avant que tout l'édifice ne soit dévoré par le feu. Une odeur âcre de fumée s'échappait des fenêtres, imprégnant toute la rue.

Ruth retourna dans sa chambre.

— Laura, reste ici, dit-elle. Surveille les petits. Je reviens dans une minute.

Prenant son courage à deux mains, Ruth descendit les escaliers à pas de loup. Et si des SA étaient encore là, en train de monter la garde ? Mais lorsqu'elle atteignit le rez-de-chaussée, il n'y avait plus personne. En revanche, un chaos indescriptible régnait dans la boutique. En l'espace de quelques minutes la horde avait détruit tout ce que contenait l'épicerie Friedman.

La caisse, fracassée, reposait tête en bas sur le comptoir, les quelques sous qu'elle contenait envolés. Des bocaux et des bouteilles brisés jonchaient le sol, leur contenu se mêlant aux éclats de verre. Les sacs de farine, trop lourds pour être transportés, avaient été éventrés et retournés. Le thé, le riz, le café, la confiture et l'huile formaient un tapis gluant qui recouvrait tout le plancher. Ruth s'approcha de la chambre froide et ouvrit la porte. Là où il aurait dû y avoir du fromage, du beurre, des œufs et du lait, il ne restait que des étagères vides. Les œufs avaient été jetés à terre et le lait, renversé. Les deux grands fromages enveloppés dans des linges avaient disparu. Elle se

pétrifia, écœurée par ce spectacle de désolation. Puis l'odeur de fumée la rappela à elle.

Tout d'abord, elle songea que c'était la synagogue, puis comprit que la fumée s'échappait de l'arrière-boutique, où étaient entreposés les produits secs. Se ruant à la cuisine, elle se saisit du seau rangé sous l'évier et le remplit aussi vite qu'elle le put. Avec précaution, elle entrebâilla la porte de la réserve, mais cela provoqua un soudain appel d'air et les flammes attisées bondirent vers elle. Ruth comprit qu'il était trop tard pour espérer sauver la boutique ou leur maison. Nourri par toutes les matières grasses répandues sur le plancher et les rayonnages, l'incendie faisait rage.

Avec un cri de terreur, Ruth essaya de refermer la réserve, mais des langues de feu s'élançaient à présent à l'assaut de la porte. Ruth ne pensait plus qu'à une chose : sauver ses enfants. Tandis qu'elle s'élançait dans les escaliers, elle entendit les flammes crépiter presque sur ses talons. Arrivée sur le palier, elle fit claquer la porte derrière elle dans l'espoir de contenir le feu, mais la fumée gagnait déjà l'appartement.

— Vite ! cria-t-elle en s'élançant dans la chambre où les enfants attendaient. Dépêchez-vous ! Il y a le feu, il faut sortir d'ici. Laura, tu portes Hans, et moi je prends Peter. Inge, arrête de pleurer, ma chérie, et accroche-toi bien fort à ma jupe.

Laura prit Hans dans ses bras.

— Allons, viens Hansi, dit-elle tandis que le petit s'accrochait comme un poids mort à son cou.

Elle se dirigea vers la porte à la suite de sa mère qui, Peter dans un bras et tenant fermement Inge par la main, traversait le palier pour gagner l'étage supérieur. La fumée, de plus en plus envahissante, formait d'épais rubans noirs qui les faisaient tousser. Avant qu'elle ait pu ouvrir la porte, Ruth comprit qu'il était trop tard. Le feu s'était répandu dans tous les escaliers, dévorant avidement le bois sec et patiné.

— Arrière toutes ! cria Ruth en refermant brutalement la porte et en poussant à nouveau les enfants vers l'appartement.

Elle se tint un instant au milieu de la chambre, cette chambre qu'elle avait partagée avec Kurt durant presque quinze ans, celle où tous ses enfants avaient été conçus et où ils étaient nés, et qui à présent menaçait de devenir leur tombe.

Posant Peter à terre, elle s'élança dans la pièce de devant et jeta un coup d'œil dans la rue. Quelques rares personnes étaient sorties et observaient, consternées, les dégâts laissés par la horde qui, à cet instant même, continuait de déverser sa haine un peu plus loin, sur d'autres maisons et d'autres commerces juifs. Leah Meyer se tenait devant la boulangerie de son mari et contemplait le désastre qui lui avait été infligé de façon si soudaine et brutale. D'autres ombres s'affairaient autour de la synagogue dont s'échappait un gigantesque tourbillon de fumée noire. En joignant leurs forces, ils avaient réussi à circonscrire l'incendie.

Mais personne ne semblait avoir remarqué que l'épicerie Friedman était elle aussi la proie des flammes. Ruth ouvrit la fenêtre pour appeler à l'aide. Tout d'abord, personne n'eut l'air d'entendre ses cris, mais ensuite Leah Meyer leva la tête, et voyant Ruth, lui fit un signe avec la main.

— Au secours ! hurlait Ruth. Aidez-nous ! On est pris au piège. Les escaliers sont en feu ! Au secours !

Frau Meyer détourna à nouveau la tête, mais Ruth lui cria :

— Leah ! Leah ! À l'aide ! Mes enfants vont mourir brûlés vifs !

À ces mots, la vieille femme sembla réagir et elle se mit à courir en direction de la synagogue. L'instant d'après, une petite troupe arriva à toutes jambes. Une femme s'approcha de la boutique mais les flammes avaient gagné tout le rez-de-chaussée, l'obligeant à battre en retraite.

— Sautez ! cria-t-elle. Il faut sauter ! Nous ne pouvons pas vous sauver.

— Mais je ne peux pas ! Les enfants ne peuvent pas sauter d'aussi haut.

— Allez chercher un drap, vite ! Attachez-les avec le drap et faites-les descendre en rappel.

Ruth hocha la tête, puis retourna en courant dans sa chambre et rassembla tous les petits dans la chambre des filles.

— Surveillez les jumeaux, dit-elle aux deux grandes tandis qu'elle arrachait un drap du lit de Laura.

Elle essaya de le déchirer en deux, mais il était trop épais et les ourlets trop solides. Elle fila chercher sa trousse à manucure dans sa coiffeuse. Bien que minuscules, les ciseaux suffirent pour faire une entaille dans l'étoffe.

Elle parvint à déchirer le drap en deux morceaux qu'elle noua bout à bout pour en faire une corde. Puis elle poussa le lit sous la fenêtre et noua un bout du drap au cadre de métal, laissant tomber l'autre extrémité à l'extérieur. La corde était trop courte. Il manquait au moins deux mètres pour qu'elle touche le sol. Saisissant l'édredon sur le lit, elle le jeta par la fenêtre. En bas, des mains venues à la rescousse s'en emparèrent et le tendirent comme une toile de sauvetage.

— Toi d'abord, Laura, dit Ruth. Agrippe-toi bien au cordon avec tes pieds aussi pour ne pas descendre trop vite.

Elle embrassa sa fille.

— Allons, vas-y, sois courageuse. J'ai besoin de toi en bas pour réceptionner les jumeaux.

La fumée commençait à s'immiscer sous la porte, faisant tousser et pleurer les enfants. Laura s'assit sur le rebord de la fenêtre et, avec un regard terrorisé, se laissa glisser le long de la corde de fortune. La friction du tissu lui écorchait les mains, et elle poussa un cri de peur et de douleur lorsqu'elle atteignit l'édredon tendu en dessous. Aussitôt, Ruth releva la corde et la noua fermement autour de la taille de Peter puis, malgré ses cris de terreur, le fit passer par-dessus le rebord de la fenêtre et commença à le faire coulisser vers les bras tendus qui l'attendaient en bas.

Derrière la porte, les flammes crépitaient de plus en plus fort, et le bois commençait à se déformer sous l'effet de la

chaleur. Avec des gestes frénétiques, Ruth noua la corde autour de la taille de Hans et le fit coulisser jusqu'en bas. Tout cela au son des cris d'Inge qui, allongée sur le plancher, trépi-gnait de peur et de rage. Comme Ruth remontait à nouveau le drap, la porte céda et une explosion de feu s'engouffra dans la chambre. Sans perdre une seconde, Ruth ramassa sa fille et l'entraîna vers la fenêtre. Elle n'avait pas le temps de nouer le drap autour de sa taille. Criant aux gens qui attendaient dehors de se tenir prêts, elle fit basculer la petite par la fenêtre. À peine Inge avait-elle atterri sur l'édredon tendu que Ruth sentit la chaleur se répandre dans son dos et ses vêtements se mettre à fumer. Elle poussa un cri et sauta.

Laura regarda, terrifiée, sa mère s'élancer par la fenêtre en essayant désespérément de saisir la corde de fortune. Sa chute fut amortie par Rabbi Rosner qui tendit les bras pour essayer de la rattraper. Tous deux basculèrent à terre, leurs membres enchevêtrés comme en une étreinte passionnée, tandis que Ruth tombait de tout son poids sur la poitrine du vieil homme, lui coupant le souffle.

Laura s'élança vers sa mère en criant :

— Mutti ! Mutti ! Est-ce que tu vas bien ?

Sa mère ne bougeait pas. Laura crut qu'elle était morte jusqu'à ce qu'un faible gémissement lui parvienne. Le souffle coupé, Ruth était incapable de parler. Et si elle avait pu articuler, elle n'était pas sûre de ce qu'elle aurait répondu. Chaque parcelle de son corps la faisait souffrir, elle sentait encore la chaleur des flammes dans son dos, et avait l'impression qu'une aiguille chauffée à blanc lui transperçait la cheville. Sous elle, Rabbi Rosner geignait. Ruth tenta de se dégager pour qu'il puisse se relever. Frau Rosner arriva en courant et, écartant Ruth, s'agenouilla à côté de son époux. Les jumeaux, sous la surveillance de Frau Meyer, se mirent à chouiner tandis que Inge, dont les pleurs n'avaient pas cessé un instant, se mit à hurler à pleins poumons.

Les rugissements de la horde qui avait fait demi-tour pour s'engouffrer dans une rue parallèle résonnèrent à nouveau dans l'obscurité.

— Ils reviennent ! cria une voix angoissée.

Le petit attroupement se dispersa dans les ténèbres quand les braillements des SA recommencèrent.

— Il faut partir, vite, dit Frau Rosner. Samuel, viens ! Lève-toi !

Elle tira sur le bras de Ruth, tentant de la déplacer pour que le rabbin puisse se relever.

— Ils reviennent ! s'écria-t-elle, terrorisée. Il faut partir, Samuel !

Ruth parvint à se traîner un peu à l'écart.

Laura et Inge se précipitèrent vers elle.

— Mutti ! Comment te sens-tu ?

Cette fois Ruth parvint à articuler.

— Ça va, mes enfants. Juste quelques bleus. Et je crois que je me suis foulé la cheville.

— Ils reviennent ! s'écria Leah Meyer, la voix nouée par la peur. Il ne faut pas rester là.

Saisissant les jumeaux par la main, elle les entraîna vers son logement, au-dessus de la boulangerie.

— Il faut appeler les pompiers ! cria Ruth en voyant les flammes qui dévoraient les rideaux de la chambre, et s'élançaient à l'assaut de l'avant-toit.

— Ils ne viendront pas ! glapit Frau Rosner en poussant son mari encore sonné devant elle.

Mais elle se trompait. Quelques minutes plus tard, une voiture de pompiers arrivait sur les chapeaux de roues et une puissante lance à incendie était dirigée vers ce qui restait de la maison des Friedman. Ruth n'avait pas eu besoin de les appeler, les voisins dont la maison jouxtait la leur s'en étaient chargés. N'étant pas juifs, il n'y avait aucune raison pour qu'ils pâtissent de l'incendie.

La famille Friedman trouva refuge chez les Meyer, dont le logement, hormis une brique lancée contre la fenêtre du premier étage, avait été épargné, même si la boutique avait été saccagée et la vitrine barbouillée de peinture. Avec mille précautions, Frau Meyer entreprit de passer les mains à vif de Laura sous l'eau froide. Puis elle fit chauffer du lait pour les petits, et installa ensuite les jumeaux tête-bêche sous une couette dans le lit de la chambre d'amis.

Ruth était assise dans un fauteuil, son pied blessé avait tellement enflé que lorsqu'on lui ôta sa chaussure, elle ne pouvait plus voir ses orteils. Leah lui avait appliqué une compresse froide.

— Demain nous allons essayer de faire venir le docteur Kohn pour qu'il vous examine, dit-elle.

— J'irai mieux demain matin, lui assura Ruth, blanche comme un linge à cause de la douleur fulgurante qui lui transperçait la cheville chaque fois qu'elle la bougeait ne serait-ce que d'un millimètre. Je n'ai pas besoin de voir un médecin.

— On verra demain, insista Leah. L'os est peut-être fracturé.

Inge s'était enfin arrêtée de pleurer et avait enfoui sa tête dans l'épaule de sa mère.

Voyant Mutti grimacer de douleur, Laura s'emporta :

— Inge ! Arrête de gigoter, tu ne vois pas que tu fais mal à maman ?

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, lui dit sa mère. Tout va bien. (Avec un sourire éteint, elle demanda :) Comment vont tes mains ?

Laura regarda ses mains bandées et répondit :

— Frau Meyer a dit que le docteur Kohn y jetterait un coup d'œil lorsqu'il viendra te voir.

Enfin, Inge glissa dans le sommeil. Leo Meyer la souleva doucement et la porta jusqu'au grand lit dans sa chambre à coucher.

— Elle va dormir à présent, dit-il. (Puis s'adressant à Laura qui s'était assise à côté de sa mère, il ajouta :) Ménage-la, Laura. Ta mère souffre de multiples contusions. C'est un miracle qu'elle ne soit pas morte !

— C'est un miracle qu'ils ne nous aient pas tous tués, dit Frau Meyer. Et maintenant, Laura, reprit la vieille femme, tu devrais aller t'étendre dans la chambre avec Inge.

— Je ne veux pas dormir, répondit Laura d'une voix tremblante. Où est papa ?

Mais Frau Meyer la mit au lit, et Laura finit par s'endormir, la tête enfouie dans l'oreiller, après avoir pleuré toutes les larmes de son corps. Quand elle se réveilla, le lendemain matin, Inge n'était plus là, et le drap à côté d'elle était mouillé. Inge avait eu envie d'aller au petit coin mais n'avait pas pu se retenir. Laura fronça le nez, dégoûtée et honteuse que sa petite sœur ait fait pipi dans le lit des Meyer.

Mais un drap mouillé était le cadet des soucis de la maisonnée. Leo Meyer était sorti pour prendre des nouvelles et essayer de savoir ce qu'il était advenu de Kurt Friedman. Mais personne ne le savait. Un grand nombre de leurs amis avaient vu leur maison détruite ; et plusieurs hommes avaient été arrêtés, comme Kurt. En découvrant tous les malheurs des uns et des autres, Leo se dit qu'il avait eu une chance folle de n'avoir pas été embarqué lui aussi.

Ruth réussit à persuader Leah de ne pas faire appel au docteur Kohn. N'ayant pas d'argent, elle ne voulait pas se sentir redevable aux Meyer. En lui changeant sa compresse, la vieille dame avait constaté que sa cheville avait un peu désenflé et n'avait pas insisté pour qu'elle voie un médecin.

— Il faut tout de même la garder immobilisée, conseilla-t-elle.

— Vous avez sûrement raison, lui dit Ruth, mais je ne peux pas rester assise ici sans rien faire. Il faut que j'aille à la boutique pour voir ce qui peut être sauvé avant que quelqu'un d'autre ne passe par là.

Tout doucement, elle posa son pied par terre. Leah alla chercher une vieille canne et l'aida à se lever.

— Je vais m'occuper des petits, dit-elle. Emmenez Laura quand vous irez à la boutique.

Appuyée d'une main sur l'épaule de Laura et de l'autre sur la canne de Leah, Ruth émergea de la boulangerie. Elle resta un instant sur le seuil et contempla Gerbergasse, la rue où elle avait vécu toute sa vie de femme mariée. C'était une petite artère tortueuse du quartier juif, le cœur battant de la communauté. Ici, les gens ne verrouillaient pas leurs portes et les enfants allaient et venaient en liberté, tandis que les femmes échangeaient des potins sur le trottoir. Et maintenant, plus une âme. Gerbergasse était déserte. Plusieurs édifices, pris pour cibles par les SA, présentaient des dégâts superficiels. Mais lorsque son regard se posa sur sa boutique, le cœur de Ruth se serra. La vitrine du magasin n'était plus qu'un trou béant noir de suie, et la porte calcinée ne tenait plus que par un gond. Celle-ci émit un grincement inquiétant avant de s'écraser de tout son poids à terre lorsque Laura la poussa, révélant ce qu'il restait de l'affaire familiale. Rien. La boutique avait été entièrement détruite. Une odeur âcre de fumée flotait toujours dans l'air. Seules quelques boîtes de conserve jonchaient le sol. Le comptoir avait disparu, de même que les étagères et les escaliers qui menaient à l'appartement.

Ruth ravala les larmes qui lui montaient aux yeux. Tout ce qu'ils possédaient était parti en fumée, Kurt avait été arrêté, et elle allait devoir faire face seule, trouver un endroit où se loger avec les enfants. Comment allaient-ils survivre ? De quoi allaient-ils vivre ? Ils ne pouvaient pas rester plus d'un jour ou deux chez les Meyer. Une vague de panique s'empara soudain de Ruth, menaçant de la submerger. Ils avaient tout perdu et elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

— Mutti !

La petite voix de Laura la tira de ses pensées.

Réalisant qu'elle s'était violemment agrippée au bras de sa fille, elle relâcha son étreinte.

— Désolée, ma chérie. Allons, viens, ne restons pas là.

— On ne va pas récupérer la caisse dans le jardin ? demanda Laura. (Comme sa mère n'avait pas l'air de réagir, elle répéta :) Tu sais bien ? La boîte de papa. Celle qu'il a enterrée ?

La boîte avec tous les documents officiels. Kurt, qui ne faisait plus confiance aux banques, avait mis tous les papiers importants dans une caisse métallique qu'il avait enfouie dans le jardin, sous une dalle.

— Mais oui ! Tu fais bien de me le rappeler !

Revigorée, Ruth traversa en claudiquant la boutique et descendit les quelques marches qui menaient au minuscule terrain sur l'arrière. Elle se rappelait quelle dalle Kurt avait soulevée, mais celle-ci était fermement scellée.

— Il va nous falloir un levier, dit-elle en jetant un regard autour d'elle.

— Je vais aller voir dans l'appentis, dit Laura en se dirigeant vers la petite cabane de jardin.

Elle s'en revint avec une bêche qu'elle glissa dans le creux qui bordait la dalle et appuya de tout son poids sur le manche. Elle sentit un petit mouvement, mais elle manquait de force et ne réussit pas à la soulever. Elle essaya à nouveau, en vain.

— Je ne peux pas, Mutti ! C'est trop lourd ! Je vais chercher M. Meyer ?

— Non, répondit sa mère. C'est une affaire privée. Laisse-moi essayer.

Ruth tendit sa canne à Laura et, prenant maladroitement appui sur une jambe, entreprit de soulever la pierre.

— Laura, appuie de tout ton poids sur le manche.

Elles recommencèrent encore et encore, jusqu'à ce que la dalle commence à bouger.

— Ça vient, dit Ruth en haletant. Heureusement que ton père ne l'a pas cimentée. Allez, encore un coup !

Cette fois, la pierre bougea suffisamment pour que le tranchant de la pelle puisse s'immiscer dans l'interstice.

— Maintenant, il va nous falloir quelque chose pour la soulever complètement.

Ruth fit un pas en arrière, basculant le poids de son corps sur sa cheville foulée, et poussa un cri de douleur.

— Mutti ! s'écria Laura.

— Tout va bien, la rassura-t-elle. Va voir si tu ne peux pas trouver quelque chose pour maintenir la dalle ouverte.

Laura retourna dans l'appentis et revint peu après avec des briques.

Une fois la dalle calée, Laura put extirper la caisse métallique qui se trouvait dessous.

— Bravo, dit sa mère. Maintenant, on va ranger tout ça et s'en aller.

Elles durent batailler pour tout remettre en place, mais Ruth tenait absolument à ne laisser aucune trace. Qui sait si elles n'allaient pas avoir à nouveau besoin de cette cachette ? Laura retourna ranger la pelle et les briques dans l'abri de jardin, puis aida sa mère à se remettre sur ses pieds.

— Il ne faut pas qu'on nous voie, dit Ruth. Je vais aller jeter un coup d'œil dans la rue, et dès que la voie sera libre, tu fileras avec la caisse chez les Meyer.

— Mais, et toi ? s'inquiéta Laura.

— Je ne marche pas assez vite. Toi, tu vas mettre la boîte en sûreté sous le lit, et fais en sorte que personne ne te voie.

— Même pas Frau Meyer ?

— Non, répondit sa mère. Il ne vaut mieux pas. Allez, file.

Ruth ne se souvenait pas de ce que la boîte contenait exactement, mais étant donné qu'il ne leur restait plus que les vêtements qu'ils avaient sur le dos, mieux valait ne pas prendre de risques.

— Attends que je te donne le signal.

Elle passa la tête par le chambranle calciné de l'épicerie et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Mis à part quelques personnes entrant et sortant de la synagogue, la rue était vide.

— Maintenant ! fit Ruth en se reculant pour laisser passer sa fille, qui fonça comme l'éclair de l'autre côté de la rue.

Ruth avait commencé à parcourir cahin-caha les trente mètres qui la séparaient de la maison des Meyer, quand deux garçons en uniforme des Jeunesses hitlériennes débouchèrent au coin de la rue avec un seau de peinture rouge.

— En voilà une ! s'écria l'un d'eux.

Arrachant un gros pinceau des mains de son camarade, il le trempa dans la peinture et barbouilla deux mots sur ce qu'il restait de la boutique des Friedman. *Juden raus ! Juifs dehors !*

Ruth se retourna malgré elle, en l'entendant rire et scander : « Juifs dehors ! Juifs dehors ! »

Son compagnon reprit le refrain en chœur, et lorsqu'il vit Ruth claudiquer au milieu de la chaussée, il pointa un doigt vers elle et ricana :

— Pauvre Juive ! Elle a une jambe de bois !

Sans lui laisser le temps de réagir, le garçon s'approcha de Ruth et lui balança un méchant coup de pied dans le mollet. Ruth perdit l'équilibre et tomba à terre en poussant un cri.

— Juive ! Juive ! Sale Juive ! entonnèrent les deux garçons en faisant la ronde autour d'elle.

Celui qui tenait le pinceau lui barbouilla la figure de peinture. Ruth leva la main pour essayer de se protéger, mais l'autre garçon lui décocha un grand coup de galoche dans les côtes. Elle se recroquevilla sur la chaussée en sanglotant tandis qu'il recommençait, en visant la tête cette fois. Puis les deux compères s'éloignèrent en chantant : « Juifs dehors ! *Heil Hitler ! Juifs dehors !* » et en peinturlurant de rouge toutes les vitrines qui se trouvaient sur leur chemin.

Ruth se releva sur ses mains et ses genoux et se traîna jusqu'à la maison des Meyer. Eux aussi avaient eu droit à un

coup de peinture rouge. Lorsqu'elle atteignit la boulangerie, la porte s'ouvrit et Laura s'élança vers sa mère.

— Mutti ! Mutti !

Leah Meyer parut à son tour, et ensemble elles aidèrent Ruth à entrer dans la boutique, puis la firent asseoir.

— Frau Meyer ne voulait pas que je sorte ! protesta Laura.

— Et elle a raison, murmura Ruth, encore sonnée par les coups qu'elle avait reçus, cela n'aurait fait qu'aggraver les choses.

Cette fois, Leah insista pour qu'on fasse venir le médecin.

— Nous allons le payer, dit-elle pour mettre Ruth à l'aise. Vous nous rembourserez quand ça ira mieux.

Ruth n'était pas en état de refuser sa généreuse proposition. Elle pria le ciel pour qu'il y ait un peu d'argent dans la boîte.

Quand le docteur Kohn arriva à la tombée du jour, il ne dit pas non à la tasse de café que lui proposa Leah Meyer. Après avoir examiné Ruth, il déclara qu'elle souffrait d'importantes contusions mais qu'elle n'en garderait pas de séquelles. Il passa de la pommade sur ses ecchymoses, chaque frôlement de sa main arrachant une grimace à la malheureuse.

— Vous avez eu de la chance, avec des coups comme ceux-là, ils auraient pu vous esquinter un rein ! dit-il. Maintenant, il faut vous reposer.

Il sourit en secouant la tête quand elle lui proposa de l'argent.

— Pas après les événements d'hier.

— Qu'allez-vous faire à présent, Ruth ? lui demanda Leah quand elle et son mari se retrouvèrent seuls avec elle dans la pièce. Où comptez-vous aller ?

— Bien sûr, vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le voudrez, avait proposé Leo, mais Ruth savait qu'il avait dit cela par politesse et qu'elle ne pouvait pas accepter.

Ne serait-ce que parce qu'il n'y avait pas de place pour tout le monde. Déjà que les Meyer leur avaient cédé leur lit, et qu'elle était installée sur l'unique pièce de mobilier sur laquelle on pouvait s'étendre...

Ruth était épuisée et terrorisée, ses yeux, immenses et sombres dans son visage blanc comme la craie. Sa cheville la lançait, son corps tout entier la faisait souffrir et elle avait l'impression d'avoir du coton dans la tête, mais elle répondit vaillamment :

— C'est très gentil à vous, mais je vais emmener les enfants chez le frère de Kurt. Je sais qu'il voudra bien nous accueillir et que... (sa voix se brisa) et que c'est là que Kurt ira nous chercher.

— Nous en reparlerons demain matin, dit gentiment Leah. Vous avez besoin d'une bonne nuit de sommeil. J'ai de l'aspirine. Prenez-en deux cachets et essayez de dormir.

Ruth accepta volontiers les comprimés, mais insista pour dormir avec les filles pour que les Meyer puissent au moins dormir sur le divan.

— Nous pouvons dormir à trois dans le lit, dit-elle, et vous avez besoin de vous reposer vous aussi.

Quand elle fut installée dans la chambre avec les filles, Ruth repensa à la caisse métallique que Laura et elle avaient déterrée cet après-midi là. Elle était cachée sous le lit, mais elle était fermée par un cadenas dont elle n'avait pas la clé, de sorte qu'elle ne pourrait pas en examiner le contenu. Kurt avait dissimulé la clé quelque part dans la boutique, mais Ruth ne savait pas où.

*Je n'ai pas le choix, songea Ruth. Demain je vais devoir emprunter des outils à Leo pour forcer le cadenas. Et ensuite nous irons chez Herbert.*

Cette décision prise, Ruth tenta de trouver le sommeil, mais son cerveau survolté rejouait en boucle les scènes d'émeute, les SA, le pillage de la boutique, l'incendie, et les vociférations terrifiantes de la horde. Comment des sons d'une telle sauvagerie pouvaient-ils jaillir d'une gorge humaine ? Il fallait à tout prix mettre les enfants à l'abri, et dès lors que Kurt n'était pas là, c'était à elle qu'incombait cette responsabilité.

Leo, qui était allé aux nouvelles, avait dit que les émeutes s'étaient déroulées de façon sporadique.

— Et uniquement dans notre secteur de Kirnheim, avait-il expliqué. Mais elles ont été soigneusement orchestrées par les SA, qui excitaient la foule et encourageaient les Jeunesses hitlériennes à prendre part au saccage. De petites échauffourées, mais qui ont éclaté un peu partout !

— Petites ? Je n'ai pas trouvé ! fit remarquer son épouse.

Et Ruth était du même avis. On aurait dit que toute l'Allemagne était prise de folie ; que la persécution des Juifs était devenue un sport national. Herbert était leur unique chance de salut. Herbert et Kurt n'étaient pas spécialement proches. Kurt avait repris avec enthousiasme l'affaire familiale, tandis qu'Herber avait préféré prendre un poste de clerc au sein d'un grand cabinet d'avocats munichois. Ruth ne le connaissait pas très bien, mais Herbert accepterait certainement d'aider la famille de son frère en ces temps difficiles. Le tout était d'arriver jusque chez lui.

Bercée par la respiration régulière de ses filles, Ruth finit par sombrer dans un sommeil agité. Elle dormit jusqu'aux premières lueurs de l'aube, puis fut ramenée à la terrible réalité.